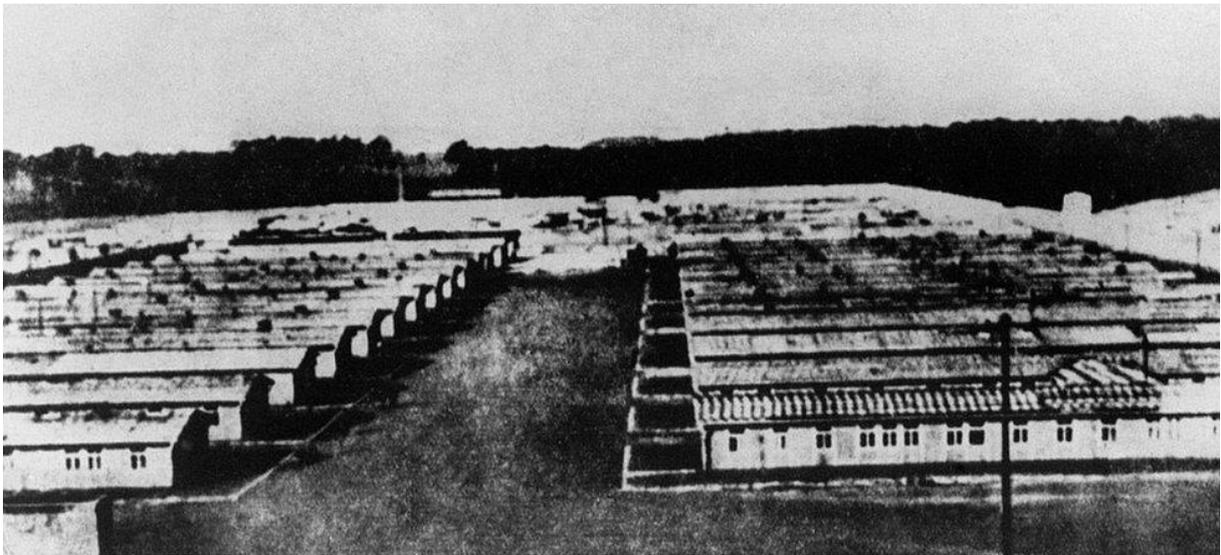


Le camp de Ravensbrück : l'horreur au féminin

Il existe des lieux dont le nom, à lui seul, suffit à peser sur la conscience collective. Ravensbrück est de ceux-là. Situé à une centaine de kilomètres au nord de Berlin, ce camp de concentration, érigé par le régime nazi en 1939, fut un lieu d'enfermement, de déshumanisation et de souffrance conçu spécifiquement pour les femmes.

Ravensbrück, souvent moins connu que d'autres camps comme Auschwitz ou Dachau, fut pourtant l'un des centres les plus sinistres du système concentrationnaire nazi. Plus de 130 000 femmes y furent emprisonnées entre 1939 et 1945, originaires d'Allemagne et de toute l'Europe occupée. Déportées politiques, résistantes, Juives, Tsiganes, Témoins de Jéhovah, prostituées, personnes jugées « asociales » — chacune portait une étoile ou un triangle, un matricule, mais plus un nom. L'identité était la première chose que l'on arrachait à celles qui passaient la porte du camp.



Parmi ces 130 000 femmes, les Polonaises forment le contingent le plus nombreux, avec près de 48 500 détenues. Derrière elles, on compte environ 28 000 femmes originaires de l'Union soviétique, suivies par 24 000 Allemandes et Autrichiennes. La France, elle aussi, est concernée par la déportation de près de 8 000 femmes vers ce camp, tandis que la Belgique vit environ 2 000 de ses citoyennes y être enfermées. Parmi l'ensemble de ces prisonnières, plus de 20 000 étaient de confession juive.

Les motifs d'internement variaient, bien que l'écrasante majorité fût victime d'une répression politique sans merci : 83,5 % des déportées furent envoyées à Ravensbrück pour des raisons politiques, 12,4 % furent classées comme « asociales » selon les critères arbitraires du régime, 2 % pour des délits de droit

commun, 1,1 % en raison de leur appartenance aux Témoins de Jéhovah, et 0,78 % pour ce que les nazis désignaient comme « honte de la race ».

Le camp où dans l'ombre des barbelés, des femmes ont résisté à la déshumanisation par la solidarité, le courage et la dignité. Chaque témoignage résonne comme une voix qui refuse l'oubli, un rappel nécessaire de la force humaine face à la barbarie.

Les conditions de détention — surpeuplement, froid, faim, maladies — participaient elles aussi à l'entreprise d'anéantissement moral et physique. Les conditions de vie dans le camp, inhumaines et brutales, anéantirent peu à peu les corps et les esprits. Les détenues étaient contraintes d'endurer des journées de travail de douze heures, coupées par quatre appels quotidiens, qu'il pleuve, qu'il neige ou que le vent siffle dans les barbelés. L'industrie de guerre allemande exploitait sans vergogne cette main-d'œuvre féminine, les louant à diverses entreprises pour assembler des pièces d'avions, fabriquer des cartouches et des obus, ou encore pour travailler dans des usines satellites.

Le bilan humain de Ravensbrück est aussi tragique qu'édifiant. Sur les 130 000 femmes déportées, on estime que 30 000 à 90 000 y trouvèrent la mort, terrassées par la faim, les maladies, l'épuisement, les mauvais traitements ou les exécutions. Durant les derniers mois de l'enfer, en 1945, une chambre à gaz fut édifiée ; environ 2 200 femmes y furent assassinées.

Ravensbrück fut un espace d'extrême violence, un laboratoire de la souffrance. Les femmes y étaient exploitées jusqu'à l'épuisement, dans des usines d'armement ou sur des chantiers nous l'avons vu, mais encore elles furent utilisées comme cobayes pour des expériences médicales d'une cruauté inimaginable — notamment les terribles cohortes des « lapins ». Les expériences médicales sordides furent menées par des médecins SS. À partir de l'été 1942, au moins 86 femmes furent soumises à ces « expérimentations » pseudoscientifiques, dont 74 étaient d'origine polonaise. Les cobayes humains furent infectés volontairement, mutilés, puis observés pour étudier l'efficacité des sulfamides ou les processus de régénération des tissus osseux, musculaires et nerveux. Cinq femmes trouvèrent la mort des suites directes de ces tortures médicales, six autres furent exécutées parce que leurs plaies refusaient de guérir, et celles qui survécurent en portèrent des séquelles irréversibles jusqu'à la fin de leurs jours. Herta Oberheuser, médecin dans le camp de Ravensbrück de 1940 à 1943, fut condamnée lors du procès des médecins (décembre 1946-août 1947). Au sein de l'hôpital du camp de Ravensbrück, Herta Oberheuser avait travaillé avec le docteur Karl Gebhardt qui expérimentait les sulfamides¹ sur des détenues polonaises que les SS choisissaient

¹ Les sulfamides sont les premiers agents antimicrobiens de synthèse à avoir été découverts. La structure moléculaire de ces antimicrobiens est identique à celle de l'acide para-aminobenzoïque (PABA), substrat naturel utilisé par la bactérie pour produire la vitamine B9 (acide folique).

dans les convois. Ils sélectionnaient des jeunes filles ayant les jambes bien droites et ils leur faisaient subir des opérations consistant à enlever des parties d'os dans les jambes² qui leur valaient le surnom de « lapin ». Karl Gebhardt fut condamné à mort et Herta Oberheuser, qui avait aussi procédé à des injections létales sur des enfants, fut condamnée à vingt ans d'emprisonnement.

En janvier 1945, alors que la défaite allemande approchait, l'inhumanité du système nazi atteignit une nouvelle fois des sommets lorsqu'entre 120 et 140 femmes tziganes furent stérilisées sous la promesse d'une hypothétique libération.

Lorsque l'Armée rouge finit par atteindre Ravensbrück le 30 avril 1945, seuls 3 500 détenues restaient encore dans le camp, vivantes mais brisées, après avoir traversé l'indicible. Ce lieu est depuis resté un symbole de la souffrance des femmes sous le joug nazi, mais aussi un témoignage poignant de courage et de résistance.

Mais, Ravensbrück fut également unique par une autre de ses sinistres fonctions : c'est là que se trouvait le centre de formation des gardiennes SS, ces femmes qui allaient apprendre à devenir les exécutantes disciplinées d'un système de domination, de surveillance et de mort. Près de 3 500 femmes reçurent leur « éducation » dans ce camp, avant d'être affectées non seulement à Ravensbrück, mais aussi à d'autres camps de concentration disséminés dans l'Europe nazie, notamment à Auschwitz comme ce fut le cas pour Irma Grese (à laquelle j'ai consacré un livre), Elisabeth Volkenrath ou Johanna Langefeld.



Irma Grese (à droite Josef Kramer)

² Didier CHAUVET, *Irma Grese et le procès de Belsen : une surveillante SS des camps de concentration condamnée à mort*, L'Harmattan 2017.

Voici comment l'administration de la SS présentait aux jeunes recrues le travail de surveillante dans les camps nazis : « Ayant posé votre candidature à un poste de surveillance [très souvent en raison de l'aspect financier très intéressant ainsi que pour l'aspect relatif au logement fourni], vous savez quelles tâches vous attendent ici. Dans le camp de concentration de Ravensbrück sont enfermées des femmes qui se sont rendues coupables de manquements graves aux lois de la *Volksgemeinschaft* [communauté raciale du peuple] et qu'il importe d'isoler pour éviter des dommages plus grands. Les femmes doivent être surveillées lorsqu'elles travaillent, et ceci à l'intérieur ou à l'extérieur du camp. Vous n'avez pas besoin de connaissances professionnelles pour cet emploi. Il s'agit simplement de la surveillance de détenues. »

Le centre de formation n'était pas une simple école ; c'était une fabrique de cruauté et d'obéissance, un lieu où les futures gardiennes apprenaient à dissocier la violence de la culpabilité, à mécaniser la terreur, à organiser méthodiquement la douleur des autres. Leur mission ne se limitait pas à la surveillance : elles étaient souvent actrices de la violence directe, participant aux sélections pour les chambres à gaz, aux punitions collectives et aux expérimentations.

Cet article ne saurait rendre justice à l'ampleur de la tragédie qui s'est jouée derrière les barbelés de Ravensbrück. Il ne peut qu'inviter à la réflexion. Car ce camp, où tant de femmes furent persécutées par d'autres femmes, met en lumière une réalité souvent occultée : la barbarie nazie ne fut pas le monopole d'un sexe, d'un uniforme ou d'un grade. Elle fut le fruit d'un système, d'un endoctrinement, d'une déshumanisation systématique.

Ravensbrück nous laisse en héritage un témoignage essentiel. Celui de la résilience de milliers de femmes, anonymes ou célèbres, qui dans l'horreur, trouvèrent encore la force de s'entraider, de préserver des fragments d'humanité, parfois même d'opposer une résistance silencieuse.

Évoquer Ravensbrück aujourd'hui, c'est refuser l'oubli. C'est rappeler que derrière chaque chiffre, chaque statistique, se cache une vie, un visage, une histoire. Et c'est aussi interroger la capacité de l'humain à commettre le pire — et celle, inverse, à résister au pire.

Didier Chauvet

*Historien du nazisme, titulaire de la
médaille de la Société des membres de la Légion
d'honneur.*